Batsheva de Rothschild et Martha Graham, la scène de la danse en Israël a changé. C'est comme un tremblement de terre qui, en ondes de choc de plus en plus grandes, ferait tout bouger. C'est une combinaison d'énergie immense mais contenue, où le sentiment d'espace devient synonyme du monde que nous partageons. C'est excentrique, exotique, les costumes sont riches et pleins d'imagination, on y chante, on y chuchote des bribes de textes qui parviennent à nos oreilles comme des paroles jetées au vent. C'est toujours chaleureux, on y parle des humains et, à la fin, nous nous fondons dans le spectacle.
Malgré ses audaces, Ohad Naharin en réfère toujours à l'éphémère, au caché, à un secret que nous partageons tous. Stéphane Mallarmé parle du vide que la danse révèle. Ce vide n'est pas absence de contenu, mais bien une réalité qui nous renvoie au mystère, à ce que, dans le tourbillon du quotidien, nous avons oublié depuis longtemps. La reconnaissance de la beauté, l'éveil à la richesse du moment qui passe, est le seul moyen de résister à notre mortalité. La danse le peut. Naharin le fait.

G. A.

BATSHEVA DANCE COMPANY

directeur artistique **Ohad Naharin**
directrice générale **Mira Eidels**
directrice artistique associée **Naomi Bloch Fortis**

responsable de tournée **Tami Lotan**
directrices des répétitions **Mari Kajiwara, Sandra Brown**
régie **Iris Bovshover**
chef éclairagiste **Gadi Glik**
directeur technique **Yanka Suissa**
son **Frankie Lievaart**
éclairagiste **Roni Cohen**
opérateur vidéo **Tal Rimon**
son plateau **Haim Fogel**
chef atelier de couture **Dalia Lider**
physiothérapiste **Hani Alon**
photographe **Gadi Dagon**

tour management **Multi Media Ltd**

3615 PARIS — renseignements sur les manifestations culturelles de la Capitale **3615 PARIS** rubrique arts et spectacles

DANSE

DU MAR. 25 AU SAM. 29 MARS

TRISHA BROWN

Trisha Brown Company

Twelve Ton Rose **création**
musique **Anton Webern** *opus 5, 7, 28* interprétés sur scène

M.O. 1995
musique **Bach** *l'Offrande musicale* interprétée sur scène

DU MER. 23 AU SAM. 26 AVRIL

RUI HORTA

Khôra **création** pour 8 danseurs

DU LUN. 5 AU JEU. 8 MAI

HERVÉ ROBBE

V.O. **création**
pour deux compagnies : Compagnie Le Marietta Secret et ATM Dance Company (Japon)

LES 21, 23, 24, 25, 26 MAI

EA SOLA

Il a été une fois **création**
pour 20 danseurs et 7 musiciens vietnamiens

LOCATION **01 42 74 22 77**
2 PLACE DU CHATELET - PARIS 4
RENSEIGNEMENTS **3615 THEAVILLE**

DANSE

DU JEU. 29 MAI AU DIM. 1er JUIN

LIAT DROR & NIR BEN GAL

The land of rape and honey
création pour 7 danseurs

DU MER. 4 AU DIM. 8 JUIN

DV8 PHYSICAL THEATER

Bound to please **création**

JEUNES (MOINS DE 25 ANS) OU ÉTUDIANTS

Si vous louez le jour de la représentation, vous pouvez bénéficier :

- **de 2 places à tarif préférentiel**
  (dans la limite des places disponibles)

  50 % de réduction pour le **théâtre** et la **danse**
  + de 20 % de réduction
  pour la **musique, les musiques du monde et la chanson**

La carte d'étudiant ou la carte d'identité, indispensable aux caisses, pourra être demandée à l'entrée de la salle.

ABONNÉS RELAIS : PROFITEZ-EN !

Si vous avez souscrit un abonnement par l'intermédiaire d'un Relais

N'OUBLIEZ PAS QUE VOUS BÉNÉFICIEZ :

- **de 2 places à tarif préférentiel** (dans la limite des places disponibles) **pour tous les spectacles** (y compris ceux que vous n'avez pas pris dans votre abonnement) ;
- **d'une location prioritaire ;**
- **du service à domicile du journal du Théâtre de la Ville.**

DEMANDEZ À VOTRE RELAIS :

- **de vous remettre une carte d'abonnement Relais** personnalisée que lui fournit le Théâtre de la Ville ;
- de faire parvenir au Théâtre de la Ville **votre adresse pour l'envoi à domicile du journal.**

photo Gadi Dagon

SAISON 9697

DAN

OHAD NAHARIN

BATSHEVA DANCE COMPANY

THEATRE MUNICIPAL POPULAIRE • PARIS DIRECTION GERARD VIOLETTE

MAIRIE DE PARIS

DU MARDI 18 AU SAMEDI 22 MARS **20H30**

OHAD NAHARIN
BATSHEVA DANCE COMPANY

Z/na création en France

chorégraphie **Ohad Naharin**
musique originale **Ivry Lider, Ohad Naharin**
bande son **Frankie Lievaart**
décor **Arik Levy**
costumes **Rakefet Levy**
lumières **Bambi**

La bande son de *Z/na* comprend des musiques de Ice Cube, Ice Tea, Stanley Adams et Maria Grever (interprétées par Aretha Franklin)
accessoires spéciaux **Alain Roussel**

avec **Pim Boonprakob, Isabelle Chaffaud, Sonia d'Orleans Juste, Putto Istvan, Craig Jacobs, Jerome Meyer, Yaniv Nagar, Einat Niv, Ari Rosenzweig, Adi Salant, Yael Schnell, Liat Waysbort, Yossi Yungman**
Ivry Lider claviers, **Yorai Oron** basse,
Jerome Meyer violon,
Ohad Naharin guitare et chant

Commande de l'Israël Festival Jérusalem 1995.
Des parties de *Z/na* sont issues de *Kaamos* qui est une commande du Nederlands Dans Theater (1995).

avec le soutien du ministère de l'Éducation et de la Culture d'Israël, administration de la Culture et des Arts, département de la Danse.

La Batsheva dance company a été fondée en 1964 par la baronne Batsheva de Rothschild et Martha Graham

La Batsheva dance company est subventionnée par le ministère de l'Éducation et de la Culture d'Israël, l'America-Israël Cultural Foundation et la municipalité de Tel-Aviv/Jaffa.

La Batsheva dance company est la compagnie résidente du Suzanne Dellal Center for dance and theatre, Tel-Aviv.

● une fête débridée

Qu'est-ce que *Z/na* ? Serait-ce ce personnage sans mystère brusquement projeté dans une réalité incompréhensible, bruissante de secrets ? Serait-ce un mot codé, pour ce qui est caché, impénétrable ?
Z/na ouvrit le Festival d'Israël en 1995, par une provocation parfaitement conçue. Deux ans auparavant, *Anaphase* avait été tout aussi provocant, mais plus accort, coloré et amusant. Si subversif cependant, qu'il transforma la solennité et le sérieux coincé et officiel de la soirée en une fête débridée.
Les danseurs de *Z/na* évoluent sur une scène nue, dans un monde aux frontières floues. Tout en haut dans le fond, quelques écrans de toile épars, gigantesques. Sur le devant de la scène, une rangée de micros fins et quelques tabourets. Dans leurs costumes bariolés – qui semblent la survivance d'un passé florissant (le travail de **Rakefet Levy** est exceptionnel) et qui ne sont autres que des lambeaux de vieux tableaux à l'huile, retenus par des bouts de ficelles et des lanières – les danseurs montent à l'attaque, harnachés comme des guerriers des temps anciens, bardés de bourses. Le premier morceau, *Kaamos* (du nom que prend en Finlande, où **Ohad Naharin** travaille souvent, la longue saison de froidure et d'obscurité), se déroule dans un quasi-silence. Danse somptueuse. Le corps, souple et fluide, y bouge comme dans une bulle. Les danseurs ont des écouteurs vissés aux oreilles, comme s'ils entendaient – à l'instar des footballeurs américains – une émission, une autre musique, des directives. Le sentiment d'aliénation et de solitude est renforcé par une rangée de personnages, tout de noir vêtus, assis dans le fond, immobiles. Tels des juges, ils voient tout. L'analogie avec un procès, une situation où l'on est impuissant, s'accentue vers la fin de la soirée, quand les danseurs, debout sur les tabourets de l'avant-scène, crient : « Objection ! »

● tension entre deux pôles : l'un ostentatoire, public et bruyant,et l'autre, celui de la voix intérieure, solitaire

Dans toutes les œuvres de Naharin avec la compagnie **Batsheva**, existe cette tension entre deux pôles : l'un ostentatoire, public et bruyant, et l'autre, celui de la voix intérieure, solitaire. Ainsi dans *Khalav Shakhor* (Lait noir), l'individu différent est confronté à un groupe à l'identité unitaire. Dans *Tabula Rasa*, danse à la puissance presque religieuse, où se déchaîne un groupe de nomades du désert vers l'espace, tandis qu'une sorte de saint nimbé de miséricorde et d'amour, se déplace sur un autre rythme, comme si ayant déjà atteint la lumière, il devait être le berger, le maître à penser.
Dans *Mabul* (Déluge), les images baroques et splendides couvrent un cri amer, et dans *Anaphase*, le mouvement intime est recouvert de tumulte, de lutte, comme si le moment du dévoilement semblait repoussé jusqu'à l'extrême limite, comme si le créateur parlait au cœur du public, d'amour et de pardon.
Z/na, prénom, peut-être, du témoin d'un moment très privé, est l'histoire d'une intimité qui se dévoile. Cette fois cependant, les voiles sont bien plus nombreux, et le secret découvert n'est pas seulement le besoin d'amour, mais la mise à nu de la douleur, qui risque d'être insupportable.

● c'est direct, menaçant

Les danseurs se déplacent presque toujours du fond de la scène vers le public. C'est direct, menaçant. Le langage du mouvement est sauvage, débridé, mais dans cette énergie formidable se cachent aussi de petits fragments de mouvements parfaits comme une collection de joyaux, petites touches de lenteurs au sein de la vitesse. Dans leurs solos, les danseurs déferlent à toute allure vers le public et repartent en trajectoires parallèles, qui jamais ne se touchent, d'un mouvement sinueux et répétitif, en circuit fermé. Les danseurs d'Ohad semblent toujours bouger dans toutes les directions en même temps, le corps éclaté. Ils sont à la fois source de l'énergie et son but, mais ici ils font du surplace, empêchés de danser.
Yossi Yungman, fascinant en victime, pieds nus, dans des vêtements noirs dont la simplicité tranche sur les costumes fous, monte sur scène, une grosse corde autour du cou. Sa danse d'entravé semble extérioriser ce que font les autres danseurs sans corde visible. Il déborde de force, il bouge tous azimuts, mais il est ligoté.

● drôle et terrible

Le travail est long et sombre, drôle et terrible. Pas de limites et pas de "structures" séduisantes. Les danseurs sont époustouflants de technique et de don d'eux-mêmes. De loin en loin, une promesse de consolation : un homme en kilt, une cornemuse à la main, traverse la scène, allusion à la joie et à la légèreté. De-ci de-là, surgissent sur scène des personnages aux costumes fabuleux, prêts pour la bal magnifique qui va s'ouvrir. Il débute en effet, mais s'interrompt et Naharin en personne apparaît sous les traits d'un troubadour qui chante l'amour et la peur, et répète sans se lasser : « *Contre mon gré, je me trouve en guerre, me trouve en guerre.* »
À un moment, un danseur filme ses camarades avec un petit caméscope. Comme dans *Anaphase* où l'on projetait des images de film amateur – des photos de bébés, des visages, un sourire – sur le corps nu d'une danseuse dans une scène toute de sérénité et de réconciliation. De même ici, la véritable intimité n'est possible que traduite. Le danseur fait un gros plan sur le visage puis le cou d'une danseuse en sanglots, étouffée par le récit, la réminiscence, et par cette douloureuse prise de vue. C'est la confession d'un viol. Avec la violence d'une enquête policière, la prétendue objectivité d'un documentaire, la caméra suit cruellement une gouttelette de sueur qui coule de son visage le long de sa peau nue. C'est à nouveau un viol. Mais dans la narration et les pleurs, se love aussi une rédemption. Puis, au milieu de tous les costumes fantastiques, la narratrice continue de danser en culotte et en tricot de corps de petite fille, tout blancs, et nous attendrit.

● un travail sur la "visibilité" de la douleur

Voilà un travail sur ce dont on ne parle pas. Ce ne sont pas les grossièretés hurlées par la bande-son, mais au contraire, les mots étouffés, inaudibles, qui font le plus mal.
Voilà un travail sur la "visibilité" de la douleur. Celle-ci ne devient visible que lorsqu'elle est finale. Cette œuvre, très mûre, difficile à regarder, n'essaie jamais de séduire. Elle veut presque déplaire, car elle traite non de la séduction mais de la violence, de la lutte et du désespoir. Au dernier moment cependant, s'élève une note de consolation : une danse joyeuse, perdue au bord de la scène immense, se déroule alors jusqu'à la fin.
C'est un rappel et un reproche, totalement politique au sens le plus intime du mot.
Lors de la première de *Z/na*, parmi les personnalités se trouvait le premier ministre d'Israël, Itzhak Rabin. En écrivant la critique de ce travail, j'avais noté : « *Quand les bourgeois aiment l'art de la danse, c'est toujours lorsque celui-ci cesse de refléter la réalité. Cette fois-ci, les avis de l'honorable public sont partagés. Pourtant, nul autre spectacle ne pourrait inaugurer le Festival d'Israël, par les temps qui courent.* »
Six mois plus tard, Itzhak Rabin était assassiné.

Gabi Aldor

● Ohad Naharin

Le chorégraphe israélien Ohad Naharin, a modifié le paysage chorégraphique dans son pays et les idées préconçues sur la danse. En "repousser les limites" est la caractéristique essentielle de son travail. "Repousser les limites", l'un des paradoxes de son identité nationale, le rend vraiment israélien, en ce sens qu'il n'accepte pas les règles traditionnelles, "n'est pas sage", est ouvert à tout ce qui est humain, à l'influence de toute culture, de tout art, qu'il s'agisse de poésie, de musique ou de la manière – africaine, baroque, sauvage ou délicate... – de bouger.
Depuis qu'Ohad Naharin prit la direction, en 1990, de la Batsheva Dance Company, fondée en 1964 par la baronne